Caterina Guenzi, Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès

Paris, CNRS Éditions, 2013, 446 p.

Bibliogr., gloss., index.

Catherine Clémentin-Ojha

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26437>

DOI : 10.4000/assr.26437

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 199

ISBN : 978-2-7132-2467-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Catherine Clémentin-Ojha, « Caterina Guenzi, Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.26437>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Caterina Guenzi, Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès

Paris, CNRS Éditions, 2013, 446 p.
Bibliogr., gloss., index.

Catherine Clémentin-Ojha

RÉFÉRENCE

Caterina Guenzi, Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès, Paris, CNRS Éditions, 2013, 446 p.
Bibliogr., gloss., index.

- 1 L'astrologie (*jyotiṣa*) indienne est une science composite qui intègre plusieurs branches de savoir – astronomie, mathématiques, astrologie à proprement parler, interprétation des présages. L'unité de ce savoir astral nous échappe en partie car nos catégories épistémologiques nous contraignent à le diviser en « science », « rituel », « magie », etc. Ce sont surtout les traités techniques d'astronomie (*siddhānta*) qui, à l'époque coloniale, retiennent l'attention des premiers orientalistes et de leurs collaborateurs indiens et, de nos jours, celle des historiens des sciences. Mais tous leurs savants travaux ne permettent pas de rendre intelligible l'éclectisme épistémologique du *jyotiṣa*. Pour percevoir la cohésion du savoir astral indien, il faut observer l'astrologue au travail. C'est ce que démontre l'anthropologue indianiste Caterina Guenzi dans cet ouvrage fascinant qui traite des pratiques et du rôle social de l'astrologue dans l'Inde contemporaine.
- 2 Aujourd'hui en Inde, l'astrologue exerce une profession non seulement reconnue, mais également institutionnalisée et enseignée à l'université. C'est en grand nombre et en provenance de toutes les classes sociales, que des hindous (mais pas uniquement) estiment indispensable d'avoir recours à ses services pour organiser un mariage, acheter un terrain, construire une maison, scolariser leurs enfants, planifier leur carrière, commencer un traitement médical ou encore semer ou récolter. À leurs yeux, l'astrologue détient un savoir qui leur permet de résoudre des problèmes tout à fait concrets. De résoudre en effet, car il ne lui revient pas uniquement de poser un diagnostic sur leur situation astrale mais aussi de célébrer des rites réparateurs – avec l'aide de spécialistes du rituel – et de leur proposer des remèdes (port d'amulettes, de pierres précieuses).
- 3 Pour observer le métier d'astrologue, l'auteur a mené une enquête ethnographique avec une assistante indienne à Bénarès entre 1995 et 2008. Elle a sélectionné une douzaine d'astrologues (*jyotiṣī*⁻) sur le critère de leur popularité au sein d'un échantillon d'une cinquantaine de professionnels (sur les 300 ou 400 qui exercent ce métier à plein temps). À Bénarès – le grand centre de la culture sanskrite et de l'orthodoxie brahmanique – car ce choix s'imposait du fait de la réputation des prestations rituelles, divinatoires et thérapeutiques de ses astrologues. L'enquête a consisté à assister à des consultations qui, la plupart du temps, sont publiques, à les enregistrer avec un caméscope et un magnétophone et à interroger les astrologues sur leur savoir-faire et leurs diagnostics. Le matériel ethnographique ainsi rassemblé est d'une richesse exceptionnelle.

✧ BIBLIOTHÈQUE DE L'ANTHROPOLOGIE ✧

Caterina Guenzi

Le discours du destin

La pratique de
l'astrologie à Bénarès

CNRS EDITIONS

- 4 L'ouvrage est divisé en trois parties. La première (chapitres I à III) aborde le *jyotiṣa* comme discipline théorique, académique et professionnelle ; la deuxième partie (chapitres IV à VI) présente ses méthodes d'investigation et ses techniques ; la troisième (chapitres VII et VIII) traite des influences planétaires et des procédures thérapeutiques et rituelles destinées à les contrer.
- 5 Consacré à la discipline cosmologique, le premier chapitre considère la façon dont le savoir astral s'est constitué historiquement, d'abord au service du rituel védique, puis comme science de l'identification des périodes fastes et néfastes et des moments appropriés (*muhūrta*), sur la base de l'observation du passage de la lune à travers les 27 maisons lunaires (*nakṣatra*). À partir des premiers siècles de notre ère, ce savoir autochtone assimile l'horoscopie natale grecque. Quoique l'observation du mouvement des planètes à travers les signes zodiacaux n'eût jusqu'alors tenu qu'un rôle marginal, elle était parfaitement assimilable par la pensée védique qui, elle aussi, supposait un réseau de correspondances entre microcosme et macrocosme. Dans les siècles suivants, en s'appropriant progressivement la théorie de l'horoscope, le *jyotiṣa* se transforme et donne naissance à plusieurs domaines d'investigations, l'horoscopie (*jātaka*), l'astronomie (*siddhānta*) et la divination (dans des « collections », *saṃhitā*), qui se développent conjointement et partagent de nombreux termes techniques. Pour percevoir l'unité d'un tel domaine d'enquête, il faut quitter le plan théorique et observer un astrologue au travail. C'est l'objet du reste de l'ouvrage.
- 6 Le chapitre II traite de la construction moderne du métier d'astrologue à partir de la fin du XIX^e siècle. Il montre comment l'astrologie a été institutionnalisée à Bénarès comme discipline académique, en étant intégrée aux programmes d'enseignement du Benares Sanskrit College (aujourd'hui Sampurnanada Sanskrit University) et de la Banares Hindu University (BHU), dès leur fondation, respectivement en 1871 (1971 est une coquille) et en 1916. C. Guenzi montre que l'attitude que chaque institution adopte face à la nature composite du *jyotiṣa* reflète les conditions sociales et idéologiques qui accompagnent sa fondation à des moments-clés de l'époque coloniale. Tandis qu'au Sanskrit College, les Britanniques n'entendent conserver du *jyotiṣa* que ce qui relève de la science (l'astronomie et les mathématiques) et permet de développer une « connaissance utile » (p. 93), quelques décennies plus tard, en pleine montée du nationalisme, le fondateur de la BHU, Pandit Madan Mohan Malaviya, entend démontrer la compatibilité entre l'ancien savoir brahmanique (dans son ensemble, astrologie et divination comprises) et les sciences modernes. Pour bien comprendre la généalogie de son programme pédagogique, il faut aussi savoir qu'à cette date le mouvement de réforme fondé par Dayananda Sarasvati en 1877 a considérablement ébranlé la citadelle brahmanique. Affirmant le caractère scientifique des Veda, son Ārya Samāj (« Société des Arya ») est résolument opposé aux pratiques hindoues orthodoxes, rejette le savoir des pandits et donc l'astrologie. Au fond, le conservateur Pandit Madan Mohan Malaviya se positionne entre l'Ārya Samāj et les Britanniques. Du premier, il reprend l'idée de la rationalité des savoirs indiens traditionnels, mais en l'étendant à l'astrologie et en la mettant au service de son camp ; comme les seconds, il fait de l'astrologie une discipline universitaire. Les arguments échangés à l'époque coloniale sur le statut de l'astrologie, science ou superstition, sont d'autant plus importants à comprendre qu'ils restent d'actualité en Inde, notamment depuis qu'au début des années 2000 le gouvernement du parti nationaliste hindou (Bharatiya Janata Party) a décidé de faire enseigner le *jyotiṣa* comme connaissance scientifique à tous les

niveaux de la formation universitaire nationale. Le reste du chapitre II examine successivement les conditions dans lesquelles cet enseignement se déroule aujourd'hui, les critères de sélection des étudiants, les titres obtenus par ces derniers et leur profil sociologique : la profession cesse peu à peu d'être l'apanage des seuls hommes brahmanes, de plus en plus de non-brahmanes et de femmes s'y engageant. Dans le cadre académique, l'enseignement vient en complément de celui, traditionnel, reçu d'un maître, astrologue autorisé avec lequel on entretient « une relation personnelle de maître à élève » (*guru-śiṣya-sambandha*) ; il ne se substitue pas à lui. À l'université, on prépare aussi chaque année l'almanach (p. 111) et on fait des recherches (notamment d'ordre médical, p. 112-118).

- 7 Le chapitre III traite de l'identité professionnelle hybride de l'astrologue contemporain de Bénarès. Deux fines observations ethnographiques permettent de mettre en lumière la coexistence dans cette profession de deux idéologies de travail – l'une religieuse, l'autre libérale. Religieuse, car l'astrologue contemporain se dit *pandit* (*paṇḍita*) et exerce au temple ; libérale, car il se dit « *doctor* » et consulte dans un cabinet ; il est ainsi tout à la fois détenteur d'un savoir lié à la tradition brahmanique (donc brahmane), et d'un savoir acquis à l'université, ce qui ne renseigne aucunement sur son identité sociale mais seulement sur ses compétences techniques. Les astrologues les plus réputés de la ville sont « ceux qui concilient au mieux le respect le plus rigoureux de la tradition brahmanique avec une organisation du travail qui reproduit le modèle des professions libérales » (p. 137). Relevons encore que la plupart d'entre eux sont issus de lignées plus ou moins longues de *jyotiṣī* traditionnels ou de *purohita*, ce qui est presque la même chose puisque, autrefois, le second devait, comme le premier, avoir des connaissances en *jyotiṣa* pour identifier les moments appropriés à la célébration des rites domestiques (aussi « prêtre domestique » est-il la traduction de *purohita* la plus appropriée, et non « prêtre brahmane » p. 22, p. 57, « prêtre » p. 107 ou « prêtre de famille » p. 125 ; il aurait d'ailleurs été utile de distinguer le *purohita* des autres catégories de « prêtres » hindous, notamment du *pujārī*, spécialiste du rituel des temples). La façon dont la profession d'astrologue s'est construite en se détachant de celle de *purohita* (terme réservé autrefois au « chapelain » d'une maison royale) et en se présentant comme une occupation moderne et sécularisée mériterait une enquête historique et sociologique approfondie.
- 8 Le chapitre IV présente le savoir-faire des astrologues et examine aussi la manière dont leurs prescriptions s'articulent aux principes de la doctrine astrologique énoncés dans les textes. Partant de situations qu'elle a observées, l'auteur entraîne son lecteur dans l'univers des cabinets de consultation. Elle décrit la large palette des techniques divinatoires employées : l'horoscopie natale (*jātaka*), l'horoscopie des interrogations (*praśna*), l'astrologie des « moments appropriés », la chiromancie (*hasta-rekhā-śāstra*), la physiognomonie (*sānudrika-śāstra* ou *aṅga-vidyā*) et la « science des sites et des bâtiments » (*vāstu-śāstra*). Un autre intérêt de ce chapitre très vivant réside dans l'analyse des discours que les astrologues tiennent sur leurs diagnostics. Caterina Guenzi montre que confrontés à l'incompatibilité de ces derniers avec les constats de leurs clients, les astrologues se livrent à de complexes démarches interprétatives pour établir la véracité de l'horoscope et mettre en doute les faits rapportés. D'aucuns y verront le reflet de la propension philosophique indienne à questionner le statut de la réalité. Pour l'astrologue, en tout cas, il ne fait aucun doute que ce n'est pas dans la confusion et l'incertitude de l'expérience vécue qu'on appréhende le mieux la réalité mais à partir de l'horoscope où « tout est visible et lisible » (p. 206). « L'astrologie,

comme le nom *jyotiṣa* (de *jyotis*, “lumière”) l’atteste, est perçue comme un langage de clarté, de vérité, de certitude, de visibilité, et c’est plutôt la connaissance commune, la perception ordinaire, qui sont considérées comme susceptibles de cacher le mystérieux, l’occulte et l’inconnu » (p. 210).

- 9 Le chapitre V traite de l’embarrassante question de l’articulation de la notion de destin et de celle de *karman*. Divers travaux anthropologiques ont montré que la théorie du *karman* n’est pas la seule explication que les hindous mobilisent pour expliquer les difficultés de la vie quotidienne ; ils attribuent aussi celles-ci à la fatalité, et à d’autres causes telles que la possession et l’intervention divine. Mais comment concilier la théorie du *karman*, qui met en cause la responsabilité humaine (on récolte ce qu’on a semé), et celle de l’astrologie, qui associe la destinée aux configurations astrales ? La question, curieusement, est rarement posée. Elle est d’autant plus pertinente que les deux théories sont d’origine brahmanique (et à ce titre panindiennes) et attribuent l’une et l’autre un rôle crucial à la naissance. La réponse des astrologues, nous dit C. Guenzi, est ambivalente. Lorsqu’ils citent les textes sanskrits, ils subordonnent le *jyotiṣa* à la théorie du *karman*, affirmant qu’il permet d’éclairer le dépôt karmique ; en revanche, dans leurs cabinets de consultation, les mêmes astrologues affirment l’existence d’un ordre sous-jacent établi par les astres et auquel il faut se conformer. Loin de résulter des actions passées de la personne, le destin est inscrit dans les astres sous la forme de son *bhāgya*, le lot qui lui est réservé. De fait, c’est cette seconde conception qui fonde la pratique de l’astrologie puisqu’elle est celle que le client privilégie. Conçu comme dû, comme devant nécessairement arriver, le *bhāgya* est en effet ce que le client cherche à connaître en se rendant chez l’astrologue, qu’il s’agisse de son sort matrimonial, professionnel, médical, économique ou autre. De son côté, l’astrologue lui indique la part qui lui revient pour l’aider à orienter dans le bon sens ses choix de vie : « [L]’horoscope définit ce qu’il faut à une personne, ce qui est approprié pour elle, ce qui lui est nécessaire dans la mesure où ça ne pourrait être autrement » (p. 234).
- 10 Comme cet ouvrage le démontre amplement, le *jyotiṣa* ne constitue pas un domaine de savoir séparé de la religion hindoue. Aussi, que la question du rapport entre *jyotiṣa* et *dharma* n’y soit pas abordée laisse perplexe. Ne trouve-t-on pas en effet dans la théorie classique du *dharma*, telle que les Dharmaśāstra l’enseignent, comme dans celle du *jyotiṣa*, l’idée de l’articulation nécessaire entre le plan de l’existence humaine et le plan du cosmos ? Pour l’astrologue, la destinée humaine s’inscrit dans un vaste réseau de correspondances entre macrocosme et microcosme, entre astres, parties du corps, castes, relations de parenté. Aussi le consulte-t-on, écrit l’auteur, pour « savoir ce qu’il faut faire et ce qu’il ne faut pas faire » (p. 39) en vertu des configurations astrales. La question du *dharma* se pose également dans des situations concrètes où il s’agit de résoudre des problèmes pratiques. Le *dharma*, résume l’indologue américain J. D. M. Derrett (*Religion, Law and the State in India*, London, Faber and Faber, 1968 : 153), c’est faire ce qui est enjoint et s’abstenir de faire ce qui est interdit. La théorie du *dharma* et celle du *jyotiṣa* postulent donc toutes deux l’idée d’un ordre sous-jacent auquel les hommes ne peuvent se soustraire. Mais à la différence de l’agencement cosmique, la préservation de l’ordre établi du *dharma* n’est pas indépendante de la conduite humaine. Aussi tandis que l’astrologue utilise ses connaissances sur les configurations astrales qui déterminent le destin d’un homme pour assurer le bonheur et protéger du malheur celui-ci, l’interprète du *dharma* lui enjoint d’agir de façon à maintenir la société hiérarchique des castes et par là l’ordre cosmique. C’est précisément parce que

ces deux conceptions des connexions entre ordre cosmique et ordre humain n'ont pas la même visée, et sont dans un rapport de complémentarité plutôt que de concurrence, que *karman* et *bhāgya* valent chacun dans leur ordre : décider lequel des deux l'emporte dépendra du point de vue adopté.

- 11 Le chapitre VI considère « la part des autres à l'intérieur de l'horoscope ». On ne saurait dire de façon plus heureuse la façon dont l'astrologie indienne conçoit l'étroite interpénétration des destinées individuelles. Dans le thème astral de tout un chacun, explique Caterina Guenzi, l'astrologue découvre non seulement un destin individuel mais aussi le destin des personnes auxquelles il est relié, et qui pour cette raison partagent son destin. Les grands principes de cette influence astrale sont habilement présentés à l'aide de passages de textes utilisés par les astrologues puis illustrés par des cas observés dans les cabinets d'astrologie. Retenons ici l'exemple de la consultation de l'horoscope d'une fillette pour savoir si on y trouve la présence d'un frère afin de déterminer le sexe de l'enfant que porte la mère (p. 277), et celui, non moins frappant, de la longue analyse de la différence entre l'influence astrale du mari sur la femme et de la femme sur le mari, bien révélatrice de l'asymétrie des places assignées à l'homme et à la femme dans la société indienne traditionnelle (p. 287-295).
- 12 Le chapitre VII étudie l'emprise planétaire ainsi que les remèdes que les astrologues prescrivent pour en contrôler les effets négatifs. La question des planètes dangereuses tient une place importante dans les croyances populaires alors qu'elle ne semble pas retenir l'attention des traités théoriques en sanskrit. L'attestent les demandes des clients pour éliminer le *maṅgala doṣa*, c'est-à-dire l'influence néfaste de la planète Mars (*maṅgala*). Considéré comme la cause de toutes sortes d'afflictions soudaines, d'accidents et d'événements malheureux, Mars crée tout spécialement des difficultés dans la vie matrimoniale. Toute personne, homme comme femme, chez qui l'astrologue repère l'influence néfaste de Mars dans son horoscope est *maṅgalika* et représente un danger potentiel pour son futur conjoint et sa famille. Le risque couru est plus ou moins grand selon les autres configurations astrales de l'horoscope (dans certains cas l'influence de Mars peut provoquer la mort prématurée du conjoint), mais, fort heureusement, en se mariant entre eux les *maṅgalika* annulent tous les effets néfastes. Une autre méthode permettant à un *maṅgalika* de se débarrasser du furieux Mars, enseigne l'astrologie, est de se marier rituellement avec deux jarres ou un figuier (*pīpala*), s'il est une femme, ou avec un puits, s'il est un homme.
- 13 Le chapitre VIII poursuit la présentation des remèdes à l'emprise astrale, et les discours des astrologues sur leur efficacité. Là encore, on observe que les moyens à mobiliser pour contrôler l'influence astrale relèvent d'un domaine d'expertise qui ne dépend pas du savoir théorique mais du savoir-faire. Alors que les traités de *jyotiṣa* ne mentionnent pour se protéger des planètes dangereuses que des rituels d'apaisements (*graha-śanti*), qui ne sont guère prescrits aujourd'hui, les astrologues de Bénarès mobilisent une large palette de méthodes thérapeutiques, dont ils ont acquis la maîtrise « sur le tas », dans leur famille, auprès de leur guru ou au fil de leur expérience professionnelle. Ils ont ainsi recours aux rituels brahmanique (offrandes sacrificielles dans le feu) et tantrique (pratiques de purification) et aux cultes de divinités (*pūjā*, *darśana*), signe manifeste de l'étroite interpénétration de l'astrologie et de l'hindouisme populaire. Ils prescrivent aussi le port de pierres précieuses. Arrêtons-nous brièvement sur cette méthode thérapeutique car elle appartient en propre à l'astrologie, seul un spécialiste de *jyotiṣa* en possédant en effet la maîtrise. La thérapie par les pierres (*ratna-cikitsā*) fonctionne

elle aussi selon la logique des correspondances entre le macrocosme et le microcosme. À chaque planète correspond un type de pierre dont le port est censé contrer l'influence si elle est maléfique, ou la renforcer si elle est bénéfique. L'efficacité de la pierre rejaillit également sur l'entourage du sujet en raison de l'interpénétration des destinées, et il arrive fréquemment qu'une personne se voie prescrire le port d'une pierre pour protéger ses proches ou améliorer ses relations avec eux. L'effet thérapeutique des pierres est fondamentalement associé à leur capacité d'absorption des rayons planétaires, soit qu'elles filtrent les rayons des planètes néfastes et ainsi en réduisent l'influence, soit qu'elles augmentent la réception des rayons planétaires bénéfiques. Il dépend aussi de la nature et de la qualité des pierres (les plus onéreuses étant réservées aux riches) et des conditions dans lesquelles elles sont apprêtées et portées.

- 14 La conclusion passe en revue les grands thèmes de l'ouvrage avant de noter que l'avenir du métier d'astrologue semble assuré en Inde tant est grande sa faculté d'ajustement et d'adaptation. L'astrologie est une pratique particulièrement vitale dans les grandes villes de l'Inde contemporaine. Bien adaptée aux classes moyennes et supérieures se voulant représentatives de la « modernité », elle met même désormais à leur disposition des horoscopes calculés par ordinateur et des consultations en ligne.
- 15 Ce livre vaut d'abord comme travail ethnographique. Il offre en effet des descriptions minutieuses du métier d'astrologue, notamment par l'analyse des propos échangés pendant les consultations et par celle des mécanismes à l'œuvre dans la construction des diagnostics. Mais il va au-delà de l'ethnographie car, tout en se tenant au plus près de l'expérience de terrain, il aborde des questions théoriques et épistémologiques complexes, tel que le rapport que les spécialistes de la divination entretiennent avec la tradition textuelle brahmanique ainsi qu'avec le langage scientifique et les innovations technologiques. Il excelle aussi à expliquer les idées hindoues sur l'influence des planètes (p. 346-350), à faire comprendre ces catégories étrangères que sont *bhāgya* (la part reçue, chapitre V), *graha* (planète, littéralement « saisisseur », p. 310), *muhūrta* (« moments propices », p. 176-187), etc. Et au passage, il rend compte d'une multitude de faits d'histoire sociale et culturelle qui renseignent sur la nature des décisions majeures de l'existence comme sur ce qui constitue la souffrance et le bien-être aujourd'hui en Inde.